Document generated on 04/17/2024 4:49 a.m.

Liaison

Éditorial

Arash Mohtashami-Maali

Number 137, Fall 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41054ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Mohtashami-Maali, A. (2007). Éditorial. *Liaison*, (137), 3–4.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Éditorial

Arash Mohtashami-Maali

Tout ce que je désire de montrer est le principe que la vie imite l'art bien plus que l'art qui imite la vie.[1]

Oscar Wilde

La fin de l'été, un moment terrible de l'année pour moi. C'est le début de la saison littéraire, de la saison des arts, de la rentrée scolaire, de la rentrée politique... Et tout ceci démarre en même temps avec la mi-saison qui a pourtant quelque chose de doux, de rassurant. Aujourd'hui, justement, j'ai décidé de partager avec vous ces idées en bribes.

Aujourd'hui, je suis heureux, non pas à cause du soleil lourd de l'automne, mais surtout parce que dans ce numéro de *Liaison* que vous avez entre les mains, j'ai constaté d'importants questionnements sur l'investissement des gouvernements dans les arts et la culture. Qu'il s'agisse des arts visuels, de la littérature ou d'autres domaines, les carences se font sentir et les gens commencent à s'exprimer de plus en plus. Depuis quatre ans, cela a été le sujet de plusieurs de mes textes mais aussi celui de certains de nos collaborateurs. Je suis heureux de partager aussi fortement mon opinion avec un grand nombre de personnes, de les voir aborder délicatement ou avec plus de recul que moi ce sujet qui a besoin de devenir la préoccupation première de biens des artistes, des amateurs des arts et de la littérature dans nos provinces. Vous êtes face à un débat de société qui doit être résolu par les membres de cette même société. Je vois, dans ce numéro de *Liaison*, ce débat prendre de plus en plus forme et, naturellement, j'espère voir, dans quelques années, un écho politique à ces cris que nous lançons aujourd'hui.

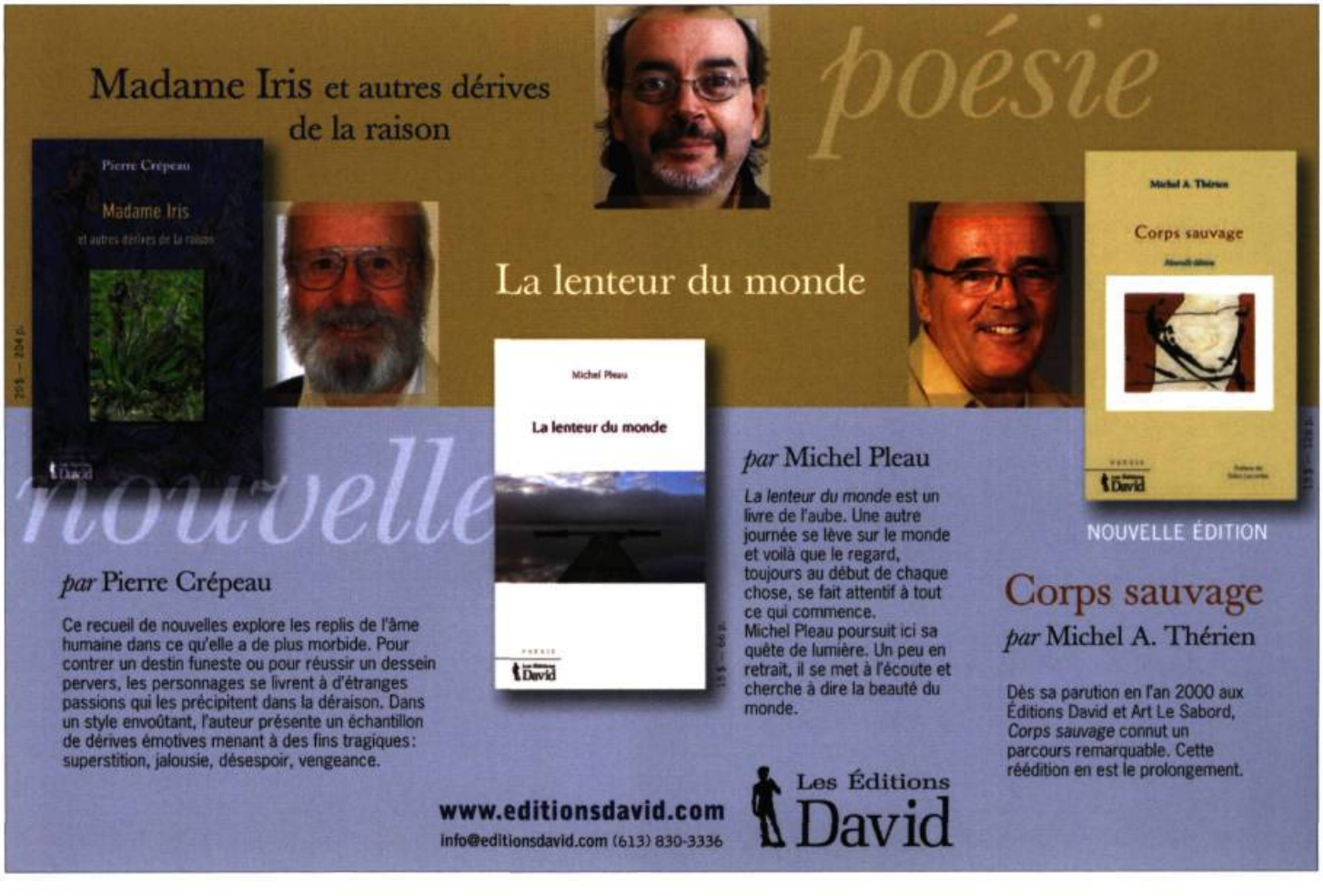
■ ■ ■

Depuis que je travaille dans le domaine des arts et de la culture en Ontario et ailleurs, j'ai senti chaque jour l'urgence, la nécessité d'un changement majeur. La roue tourne et avance vicieusement et nous avons souvent l'impression de courir avec raison, avec des buts bien précis. L'urgence de vivre, l'urgence de crier à plein poumon sa passion dans son travail et dans sa vie est incontestablement ce qui a tenu vivant les arts dans nos provinces. L'urgence de créer, d'évoluer, de faire un pas en avant... Attendez un peu. Je m'emballe, je suis pris dans le cercle. Faire des pas en avant ? Je rembobine et je recommence.

On ne peut pas progresser tout en tournant en rond et recommencer à jamais, revivre les mêmes carences. Cette année, malgré l'investissement des gouvernements dans les arts et la culture, la majorité des organismes artistiques et culturels n'ont pas vu leur budget augmenter d'un iota. Et quand le budget fait du surplace, les organismes font du vélo stationnaire. Résultats ? Nous restons maigres et en forme mais jamais capables de participer à une course. Pour paraphraser Prévert qui disait : « Dans chaque église, il y a quelque chose qui cloche », on peut dire que, chez-nous, dans chaque passion il y a quelque chose qui éclate. L'important est de savoir pourquoi il éclate. Pourquoi certains organismes comme l'Alliance culturelle de l'Ontario n'ont toujours pas réussi à se redresser ? Pourquoi des organismes telle que l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français, qui était un exemple de réussite associative dans notre province, se répètent sans cesse un autre poème de Prévert : « Bien sûr, des fois, j'ai pensé mettre fin à mes jours, / mais je ne savais jamais par lequel commencer » ? Lorsque je vois un organisme artistique avancer à reculons, je pense toujours que la faute ne peut être à personne. Le vrai problème est l'ankylose installée dans le système, celle qui met une limite au développement de chacun. Les organismes n'atteignent-ils pas un seuil de développement et d'existence, et, ne pouvant plus profiter de subventions supplémentaires pour s'agrandir, déclinent tout doucement et s'éteignent ? Nous avons vu des revues arriver et, ensuite, ne plus y arriver... Nous avons vu des maisons d'édition venir et partir, des festivals éclore et s'assécher dans les fleurs du tapis, des salons du livre, sans livre ni visiteurs... Peut-on reprocher ces pertes aux gens qui y ont investi de leur vie ? Ces gens-là ont au moins le mérite d'avoir essayé. Henry James disait : « Nous travaillons dans le noir. Nous

faisons ce que nous pouvons. Nous donnons ce que nous avons. Notre doute est notre passion et notre passion est notre tâche. Le reste (l'œuvre) est la folie des arts[2] ». Cette phrase reflète non seulement la vie d'un artiste mais aussi celui des personnes travaillant dans les organismes artistiques. Peut-on en vouloir aux personnes travaillant dans ces conditions ? Le vrai problème réside dans une société dont les bases ont été fondées, non pas sur les valeurs humaines mais sur la santé économique acceptant le sacrifice de vies humaines pour réussir cette économie (voir l'article de Marc Haentjens).

■ ■ ■

En lisant les dossiers de *Liaison,* surtout celui sur les arts visuels, en parcourant nos différents articles, je me dis comme Picasso : « Donnez-moi un musée et je vous le remplirai », des œuvres de nos artistes… Oui, il y a des talents. Il y a du savoir faire et il y a assez de passions et de gens travailleurs pour que nos provinces puissent être mieux représentées, moins marginalisées dans la francophonie. Mais, si Picasso manquait de musée, imaginez ce que vivent les artistes visuels de nos provinces ! Le manque de structures, les conditions de travail insurmontables et bien d'autres facteurs poussent nos auteurs, nos artistes, nos musiciens à quitter leurs régions, à s'installer dans la capitale de la francophonie canadienne et disparaître de la vie artistique de leur région. La lecture de ce numéro de *Liaison* vous laissera l'arrière goût d'un vide : l'exode de nos artistes. Ce que nous oublions souvent de souligner dans la sémantique de l'exode et de l'exil est la fuite qui a engendré le désir de partir. Aussi liée que la personne soit à ses origines, son départ et son arrivée dans un nouveau lieu est avant tout une fuite de sa condition de vie initiale. Et la fuite sera toujours liée à une autre notion : la peur de ne pas survivre. Cette peur qui nous hante chaque jour ! Vous qui vivez dans les conditions minoritaires, vous savez de quoi je parle ! Je pense qu'il est temps que l'on ouvre le débat sur les raisons de l'exode de nos artistes, se dire que nous sommes en train de travailler pour donner une vie artistique encore plus riche à une ville qui en a déjà assez (comparant à d'autres lieux dans ce pays) et qu'il est temps de faire le nécessaire pour que nos artistes puissent s'épanouir chez eux, qu'ils puissent y rester et que Montréal, cette ville aussi agréable qu'elle soit, ne devienne pas le seul salut de nos arts et de nos cultures, mais un lieu de vacances et de rencontres artistiques seulement. Mais, comme le disait Dostoïevski dans son roman, *Crime et châtiments* : « Ceci est le sujet d'un autre roman » (désolé si je vous donne la fin d'un roman !).

1- "All that I desire to point out is the general principle that Life imitates Art far more than Art imitates Life.", Oscar Wilde, *The Decay of living*, 1891.
2- "We work in the dark. we do what we can — we give what we have. Our doubt is our passion, and our passion is our task. The rest is the madness of art.», Henry James.